

## **Des interstices de l'Histoire aux sciences sociales : cheminer avec le sujet<sup>1</sup>...**

Catherine Foisy

### **Résumé**

*Dans cet article, l'auteure montre comment la subjectivité représente la qualité scientifique essentielle d'un corpus composé principalement de sources orales. À partir d'une recherche menée auprès de missionnaires québécois, elle étaye la manière dont la subjectivité agit comme un point de jonction entre la pratique de l'histoire orale et celle des sciences sociales. Pour ce faire, elle établit d'abord ce qui fonde la valeur scientifique de la source orale en explorant les représentations du social enfouies dans les interstices de l'Histoire. Par la suite, elle aborde l'histoire orale comme une méthode d'analyse et d'interprétation des motivations des individus, ce qui favorise leur construction identitaire, tant sur le plan individuel que collectif. Enfin, elle procède à une interprétation des éléments présentés dans ce texte à partir de sa propre expérience de pratique de l'histoire orale.*

Bien qu'elle demeure soumise à différentes réserves, plus importantes dans le monde francophone qu'anglo-saxon, l'histoire orale s'est taillé une place propre au sein de la discipline historique, mais également plus largement encore en sciences sociales à partir des années 1960. Dans le cadre d'une recherche portant sur l'expérience des missionnaires catholiques québécois de 1945 à 1980, j'ai développé une méthodologie principalement construite autour de l'histoire orale, alors que je recueille les récits de vie de missionnaires<sup>2</sup> ayant été actifs durant les années concernées. C'est précisément l'articulation entre sources orales et sciences sociales que je souhaite explorer à titre de sociologue pratiquant l'histoire orale. Plus particulièrement, je tenterai de répondre à cette question : dans quelle mesure les sources orales constituent-elles un corpus sociologiquement valable ?

Pour ce faire, je m'arrêterai d'abord aux travaux ayant mis en lumière la valeur scientifique de la source orale et j'explorerai les différentes manières dont les sources orales ont permis de dégager des représentations et des images inédites du social en pénétrant les

interstices, bien vivantes, de la « grande Histoire ». Deuxièmement, par une analyse de la littérature plus récente, j'aborderai l'histoire orale comme outil de construction identitaire individuelle et collective tout autant que comme méthode d'analyse et d'interprétation des motivations des individus ainsi que de leur « agentivité » ou « *agency* »<sup>3</sup>. Troisièmement, j'illustrerai mon propos à partir d'une réflexion personnelle comme praticienne de l'histoire orale. Je dégagerai à la fois certaines des conditions propres à la pratique ainsi que des éléments qui rendent compte de l'apport des récits de vie à la sociologie. Je soulignerai deux des principales difficultés rencontrées dans le cadre de cette recherche : l'importance que le récit fasse sens au détriment parfois de la fidélité aux événements vécus par la personne interrogée et l'effet que peut avoir ma position de chercheuse, tant sur le récit de la personne interrogée que sur l'analyse ou l'interprétation que je puis en faire.

### **Valeur scientifique de la source orale : revisiter l'Histoire**

Des auteurs de l'Antiquité, tels qu'Hérodote ou Tite-Live, jusqu'à ceux de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle comme Jules Michelet, par exemple, les historiennes française et belge Florence Descamps et Hélène Wallenborn montrent comment les sources orales étaient non seulement utilisées, mais très prisées par les historiens<sup>4</sup>. Elles ne jouaient pas qu'un rôle secondaire ou complémentaire, mais jouissaient souvent du statut de matériau principal fondant les raisonnements historiques des auteurs en question. L'approche positiviste en sciences humaines et sociales gagnant du terrain à une vitesse fulgurante au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, jumelée à l'influence grandissante des nationalismes favorisant une conception unitaire des grands récits historiques, on assista à une professionnalisation de la pratique historique fondée sur la scientificité supposément plus grande des sources écrites et des artefacts.

Bien que des chercheurs américains, principalement ceux issus de l'École de Chicago<sup>5</sup>, se soient penchés, dès les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, sur des problématiques sociales en mettant en place les premières méthodes d'enquête<sup>6</sup>, ces dernières seront rapidement délaissées à la faveur d'approches quantitatives. Il faudra donc attendre les années suivant la Seconde Guerre mondiale<sup>7</sup>, surtout les décennies 1960, 1970 et 1980, pour que des chercheurs, pétris d'une nouvelle conception du monde fondée sur la remise en question et l'éclatement des valeurs et des repères sociopolitiques traditionnels<sup>8</sup>, revisitent l'approche ethno-méthodologique développée par l'École de Chicago ainsi que la valeur des sources orales, principalement par le biais du développement des entrevues fondées sur le récit de vie. Il s'avère également essentiel de souligner qu'un solide mouvement intellectuel favorise cette réappropriation des sources orales : la redécouverte des philosophies du sujet et de la conscience<sup>9</sup>, une pratique auparavant interdite par les approches marxistes ou structuralistes, proposant une lecture du monde fondée sur des globalités.

L'une des plus significatives et des plus tenaces critiques de l'histoire orale demeure sans contredit son caractère supposément moins objectif et, par ricochet, moins scientifique que les sources écrites. Il me semble ici important de mettre en lumière ce que plusieurs auteurs de l'histoire orale ont combattu à la fois en faisant valoir la richesse de cette subjectivité provenant des sources orales, mais également en affirmant leur caractère scientifiquement valable, et ce, principalement sous deux aspects. D'une part, comme Paul Richard Thompson<sup>10</sup> et Ronald J. Grele<sup>11</sup> le rappellent à quelques années d'intervalle, la source orale comporte sa part de scientificité au sens où, dépendamment de son exploitation par le chercheur, elle demeure une source de connaissance importante. De plus, l'interactivité qui fonde la pratique de l'histoire orale permet souvent de faire préciser son propos à la personne interrogée, ce qui donne la possibilité d'approfondir un aspect ou l'autre du sujet dont il est question<sup>12</sup>. Dans le même esprit, on peut se demander ce qui ferait de la source écrite un document plus fiable sur le plan scientifique<sup>13</sup>, les auteurs des sources primaires ayant pu modifier quelque peu la réalité dont témoigne leur plume. D'autre part, et les auteurs précédents l'admettent volontiers, la subjectivité se trouve à la base même de l'histoire orale et en scelle même le caractère proprement scientifique, selon l'avis d'Alessandro Portelli<sup>14</sup>. Comme il l'a montré dans *The Death of Luigi Trastulli and Other Stories*, la source orale permet d'accéder à des espaces particuliers et inédits de l'Histoire. Par ses travaux, il a réussi à remettre en question l'équation généralement faite entre factualité historique et scientificité des données orales. La démarche scientifique de l'historien ne devrait pas, selon cet auteur, reposer uniquement ou plus particulièrement sur la factualité des événements historiques, mais bien plutôt sur la capacité du chercheur à proposer une interprétation à partir des données recueillies, qu'elles soient orales ou écrites<sup>15</sup>. C'est là que se situe, à son avis, le véritable travail historique compris au sens de science.

Selon Luisa Passerini, collègue d'Alessandro Portelli, la subjectivité qui se trouve au fondement de l'histoire orale renvoie également à la dimension symbolique de toute activité humaine, incluant des aspects cognitifs, culturels et psychologiques. De plus, comme le souligne aussi Portelli, les dimensions symbolique et imaginaire de l'histoire sont puissamment reliées à la notion d'appartenance<sup>16</sup>. Passerini affirme à ce sujet : « *A major theme emerging is the coexistence – at the level of subjectivity – of coercion and freedom, of inheritance and critique*<sup>17</sup>. » Ici même au Québec, Nicole Gagnon et Jean Hamelin vont dans le même sens en écrivant que le « projet est pratiquement le même : étudier la dialectique des changements sociaux et de leur intériorisation dans la conscience individuelle, la dimension symbolique de l'expérience sociale, les processus de développement des sociétés globales et la conscience historique des acteurs sociaux<sup>18</sup> ». Ainsi, pour développer des pratiques de l'histoire orale qui soient valables du point de vue de la

recherche en sciences sociales, est-il important de prendre en considération la relation d'interdépendance existant entre la structure symbolique transmise à travers divers groupes de socialisation (familles, groupes d'appartenance et d'affinités) et la capacité des individus à développer une réflexion personnelle et une conscience propre de leur réalité.

En ce sens, l'ouvrage paru en 1991 sous la direction de Sherna Gluck Berge et Daphne Patai et devenu une référence incontournable en histoire orale féministe, *Women's Words: The Feminist Practice of Oral History*, rappelle la nécessité de renouveler notre manière d'écouter les récits de vie de nos sujets, particulièrement ceux des femmes<sup>19</sup>. Elles identifient, à cette fin, trois manières spécifiques pour favoriser une saisie plus profonde du point de vue de la narratrice. Premièrement, il est nécessaire d'écouter le langage moral de la personne, c'est-à-dire d'entrer dans les rapports qu'elle entretient avec son image propre et les enjeux relatifs aux normes culturelles en vigueur dans sa société. À cet effet, les auteures remarquent que « *[w]hen the woman, and not existing theory, is considered the expert of her own psychological experience, one can begin to hear the muted channel of women's experience come through*<sup>20</sup> ». Deuxièmement, il est important d'être conscient des méta-affirmations du sujet, puisqu'elles nous rendent plus alertes à la conscience qu'à l'individu d'une dissonance à l'intérieur de sa propre personne ou entre ce qui est attendu de celle-ci et ce qui est dit. Troisièmement, il faut s'arrêter à la logique intrinsèque du récit en identifiant la consistance interne ou les contradictions dans les affirmations de l'individu sur des thèmes récurrents ainsi que la manière dont ces thèmes sont liés entre eux. Par conséquent, l'histoire orale force tout chercheur à opérer un changement de pratique et de positionnement important: passer de la collecte d'informations classique à un processus interactif basé sur la rencontre des subjectivités, mais aussi, sur la capacité réflexive du chercheur en question. La réflexivité dont il est ici question demeure largement tributaire de la conscience que le chercheur a de ses propres représentations, appartenances, culture, habitudes et valeurs.

Tel que souligné précédemment, l'histoire orale est née dans un contexte intimement lié aux nouveaux mouvements sociaux. Elle représente un outil, tant du point de vue scientifique que de celui du militantisme, pour remettre en question l'Histoire classique, les grands récits nationaux écrits du point de vue des gagnants qui sont habituellement des hommes blancs de culture occidentale. Par une méthode empirique favorisant l'interaction directe avec les sujets de l'histoire, l'histoire orale a permis d'entrer dans de nouveaux espaces, d'ouvrir de nouveaux horizons<sup>21</sup> dans notre compréhension des grandes transformations de l'Histoire, particulièrement en histoire sociale et politique. Terrains de recherche longtemps délaissés par la discipline historique<sup>22</sup>, les rapports interpersonnels, les manières de faire des gens

ordinaires, les questions relatives à l'intimité (familiale, amoureuse, sexuelle), les tabous, les communautés marginalisées (personnes psychiatisées, itinérantes, gaies et lesbiennes, autochtones, peuples colonisés) se sont révélés des sujets de prédilection pour les historiens oraux dont l'objectif premier visait à saisir la portée historique et sociale de l'expérience du passé de ces individus normalement laissés pour compte.

En ce sens, Gagnon et Hamelin affirment que l'«histoire événementielle cède la place à l'histoire totale prenant en compte le processus de développement des sociétés complexes, l'intériorisation des changements sociaux chez l'individu, la dimension symbolique de l'expérience et l'histoire des gens sans histoire<sup>23</sup>». Cela a permis, comme le montrent Paula Hamilton et Linda Shopes ainsi que leurs collaborateurs<sup>24</sup>, de s'interroger sur la construction du bien public, notamment à travers l'édification de monuments publics et l'établissement de ce que Pierre Nora nomme, quelques années plus tôt, des «lieux de mémoire»<sup>25</sup>.

En revisitant la manière dont des populations marginalisées racontent leur histoire, différents auteurs ont remis en question les grands récits collectifs reconnus comme classiques et fondateurs des nations modernes. Par exemple, dans *The Death of Luigi Trastulli and Other Stories*, en interrogeant les simples travailleurs sur un événement historique précis, Portelli a exposé la manière dont les individus s'approprient un événement historique non pas de manière factuelle ou selon une justeesse proprement historique<sup>26</sup>, mais selon des logiques sociales spécifiquement influencées par des alliances stratégiques, des points de vue économique, familial, religieux, social ou politique. Pour sa part, Michael Keith Honey, dans une étude approfondie des récits de vie de travailleurs noirs américains de Memphis<sup>27</sup>, dont l'expérience se situe entre les années 1930 et 1980, montre la manière dont ceux-ci, non seulement en s'organisant sur une base syndicale, mais aussi en acceptant leurs conditions de travail inhumaines («*taking it*»), ont établi les bases d'un mouvement de prise de conscience de l'oppression menant à l'émergence, dans les années 1950, de la lutte pour la reconnaissance des droits civiques des Noirs américains. De plus, il montre la manière dont le regard posé par ces gens sur le passé permet d'éclairer différemment la réalité actuelle des Noirs américains marquée par la pauvreté, le chômage endémique. Ces derniers rejettent l'argumentaire couramment véhiculé dans la société américaine selon lequel la crise culturelle vécue par ce groupe démographique serait fondée sur la perte des valeurs des communautés noires<sup>28</sup>. Selon eux, la crise serait plutôt le résultat de structures inégalitaires d'accès à l'éducation, à l'emploi et à la stabilité familiale trouvant leurs racines dans l'époque esclavagiste américaine.

Ces types de travaux ont également le mérite de mettre en lumière les contradictions inscrites au cœur de l'Histoire et la manière dont les

intérêts des différents acteurs, surtout ceux des puissants, favorisent certaines histoires au détriment d'autres. À ce sujet, citant Walter J. Ong, Portelli nous rappelle que « [w]riting – says Walter J. Ong – fosters abstractions that disengage knowledge from the arena where human beings struggle with one another. It separates the knower from the known. By keeping knowledge embedded in the human lifeworld, orality situates knowledge within the context of struggle<sup>29</sup> ». L'identification d'enjeux relatifs au pouvoir dans une société donnée, par l'entremise de la fréquentation de récits de vie, favorise également la prise en considération des motivations des individus. Comme le rappelait Paul Richard Thompson, la plus grande richesse de l'histoire orale réside dans sa capacité à donner accès à la multiplicité des points de vue sur un même événement ou fait social<sup>30</sup>. En tenir compte permet de creuser le sens que les événements acquièrent pour les personnes interrogées.

### **Histoire orale et sciences sociales : identité et agentivité**

Dans un livre très prisé des historiens oraux, *The Social Life of Stories. Narrative and Knowledge in the Yukon Territory*, Julie Cruikshank s'est interrogée sur la signification, du point de vue des valeurs qu'elles commémorent, des différentes versions relatant des moments précis de l'histoire des populations autochtones du Yukon<sup>31</sup>. Dans cette étude, elle montre la manière dont les narrateurs permettent aux communautés de se réapproprier une expérience passée, même si elle fait partie d'une mémoire douloureuse, par le biais de récits qui créent un sentiment d'ordre et de continuité, voire de communauté. Car c'est bien aussi l'un des effets privilégiés et centraux de l'histoire orale, du récit de vie, qu'il soit de portée proprement individuelle ou collective : créer du lien social. *A fortiori*, l'histoire orale participe à la construction de sens sur la base de connaissances communes.

L'un des passages les plus frappants du livre de Cruikshank est son interprétation du *Yukon Storytelling Festival*<sup>32</sup>. En effet, l'auteure fait la démonstration que ce lieu sert d'espace de médiation pour la définition d'une identité commune, compte tenu des tensions et des relations intrinsèques aux récits ou entre eux. Cela nous renvoie au caractère polyphonique de l'histoire orale, qui permet lui-même de rendre une version plus nuancée des récits historiques. De manière encore plus concrète et encore plus rapprochée des sciences sociales, particulièrement de la sociologie politique, Cruikshank revisite la manière dont cette mémoire collective est en fait utilisée, non pas de manière instrumentale, mais plutôt en vue d'établir des liens avec l'avenir des populations autochtones, en vue de soutenir les processus de reconnaissance de leurs droits territoriaux ancestraux. En ce sens, l'histoire orale peut devenir un outil d'*empowerment* des communautés en question. On peut aussi penser à des populations historiquement marginalisées qui ont utilisé de manière subversive des icônes oppressives, par exemple, les Noirs sud-africains pour les monuments

afrikaner en vue de combattre l'Apartheid<sup>33</sup>, ou ont carrément transformé des discours de manière à se les approprier en vue de luttes sociopolitiques<sup>34</sup>. Soulignons également ici l'influence des études subalternes (Gayatri Chakravorty Spivak)<sup>35</sup>, postcoloniales (Edward Saïd)<sup>36</sup> et, plus largement, des *cultural studies*<sup>37</sup> sur les interprétations proposées par les historiens oraux.

Dans *Storytelling Sociology*, Berger et Quinney montrent comment l'histoire orale peut favoriser une approche non seulement verticale partant de l'individu vers les institutions, mais surtout, comment le fait de passer par l'expérience subjective des acteurs de l'histoire rend les chercheurs plus susceptibles d'apprécier les motivations des individus<sup>38</sup>. Ainsi ce passage des structures aux identités offert par l'histoire orale permet-il de conférer aux études des grands enjeux traités comme sociologues une épaisseur humaine et scientifique qui favorise différents niveaux interprétatifs. Si l'agentivité humaine est conçue comme simultanément individuelle et sociale, à l'instar de Maynes, Laslett et Pierce, je peux affirmer avec elles que « *[s]elves revealed in such narratives are the sites of individual agency and of the particular motivations that ultimately govern both individual agency and self-narratives about them*<sup>39</sup> ». Les récits, partie prenante d'un réseau de relations sociales, deviennent alors des outils méthodologiques pour saisir les motivations des individus. En ce sens, nous sommes en mesure d'étudier l'agentivité des individus, ce qui en fait des sujets à part entière. Pour ce faire, il est impératif d'historiciser convenablement le sujet, d'interpréter sa réalité à partir d'une contextualisation adéquate de son expérience. Dans cet esprit, il est important de tenir compte de la manière dont les institutions jouent un rôle central dans la construction des subjectivités qu'elles documentent et construisent<sup>40</sup>.

### **Quelques réflexions inspirées de ma pratique...**

Dans la troisième et dernière partie de cet article, je me concentrerai sur mon expérience comme praticienne de l'histoire orale afin d'éclairer les enjeux qui ont été soulevés dans les deux premières sections de ce texte. Dans le cadre de ma recherche sur les missionnaires québécois, j'ai réalisé 40 entrevues totalisant plus de 85 heures d'entretiens, construites comme des récits de vie, dont l'axe principal demeure l'expérience de la mission, telle que vécue par chacun(e) des missionnaires rencontré(e)s. En plus d'offrir un accès direct aux témoins de l'effort missionnaire québécois, l'histoire orale présente d'autres qualités qui, du point de vue du raisonnement sociologique notamment, se révèlent très enrichissantes. En moyenne, chacun des entretiens dure deux heures et s'articule autour de quatre grands thèmes : 1. l'histoire personnelle et vocationnelle<sup>41</sup>; 2. l'expérience missionnaire<sup>42</sup>; 3. la société québécoise<sup>43</sup>; et 4. la foi et le rapport à l'Autre compris comme incluant à la fois le prochain et Dieu<sup>44</sup>.

Tout d'abord, j'aimerais indiquer trois éléments de réflexion quant aux conditions de réalisation et aux implications de la pratique de l'histoire orale, à partir de mon expérience et en ma qualité de sociologue. Premièrement, l'intérêt réel démontré à la personne qui se trouve en face de soi est une condition *sine qua none* pour la réalisation d'une entrevue d'histoire orale qui permette d'accéder au regard que pose cet individu sur sa propre expérience. Comme sociologue, ce n'est pas uniquement une question d'intérêt pour le contenu verbalisé par cette personne, ni même pour l'objet d'étude ou le sujet de l'Histoire qu'elle se révèle être, mais aussi et surtout, pour la complexité dont elle est porteuse, qui dépasse largement le cadre même de l'étude menée. En ce sens, la prise en considération des sentiments, des émotions, des silences traduit ce qui semble être un truisme en histoire orale, mais qui exige une capacité à sortir de soi, de son savoir, de ses catégories d'analyse (qui peuvent être rassurantes, du point de vue du chercheur) pour entrer dans le moment du récit lui-même: l'importance de l'écoute. Je mets cet élément en lumière en deuxième position, car sa qualité découle directement, à mon avis, de l'intérêt démontré par le chercheur à l'égard de la personne qui raconte son expérience.

Dans l'écoute se rencontrent la parole, mais de manière tout aussi importante pour l'analyse et l'interprétation des récits de vie, les silences. Ces derniers ponctuent les récits, mais ils permettent parfois d'identifier des éléments qui, autrement, passeraient inaperçus, révélant parfois leur importance spécifique pour une lecture adéquate du récit de la personne interrogée. Troisièmement, je me suis souvent demandé, au cours des entretiens que j'ai réalisés, si je n'étais pas partiale, compte tenu de ma sympathie envers les missionnaires, ayant moi-même fait l'expérience de la mission lors d'un projet de quelques mois au Guatemala. Cependant, toutes les fois où j'ai fait référence à une expérience m'étant propre qui allait dans le sens du récit de la personne interrogée afin de l'amener à approfondir son propos, les missionnaires interrogés se sont montrés encore plus généreux dans leur prise de parole, me donnant accès à une profondeur favorisant l'interprétation de plusieurs couches de contenu.

Comme sociologue pratiquant l'histoire orale, l'apport des récits de vie à la compréhension des transformations de la mission au cours des années 1960 favorise une analyse à niveaux multiples se croisant et s'éclairant entre eux. Un mouvement de va-et-vient est ainsi créé entre les éléments macrosociologiques<sup>45</sup>, mésosociologiques<sup>46</sup> et microsociologiques<sup>47</sup>. La prise en considération de la valeur de l'expérience personnelle des acteurs de la mission nous rappelle également que la sociologie vise à rendre compte des relations humaines et sociales, mais qu'elle ne peut le faire en plénitude sans tenir compte de la complexité humaine dont témoignent les récits de vie. Un peu de la même manière, bien que le travail en archives et le recours aux sources secondaires soient essentiels pour s'assurer de la justesse de la chronologie, par



exemple, l'expérience humaine des individus interrogés nous renvoie au regard que ces derniers posent sur leur expérience. Saisir ce regard permet d'éclairer certains événements, mais donne aussi à mon analyse l'opportunité d'acquérir une profondeur qui nous serait peut-être autrement inaccessible. Par exemple, par le témoignage de soeur Claire<sup>48</sup>, sœur MNDA, nous avons accès à une expérience vécue de l'intérieur du génocide rwandais alors qu'elle était en mission dans ce pays en 1994. Par son récit des événements et le regard qu'elle pose *a posteriori* sur ce dernier, ses émotions et ses sentiments sont palpables. Je peux ainsi avoir accès à un contenu dont la portée symbolique est puissante.

En contrepartie, il s'avère essentiel de mettre ces contenus en perspective, non seulement par des procédés de triangulation avec des données primaires comme des documents d'archives et secondaires tels que des monographies, mais surtout, en demeurant conscient des limites propres à la pratique de l'histoire orale. Je crois que c'est essentiellement sous deux aspects que la vigilance est de mise. D'une part, l'importance pour les êtres humains en général et, *a fortiori*, pour les personnes interrogées de faire sens des différentes étapes de leur vie, influence définitivement la perception qu'ils ont de leur passé ainsi que la manière dont ils organisent et présentent leur récit. De plus, la distance historique affecte très certainement le souvenir<sup>49</sup> qu'ils ont de tel ou tel événement. D'autre part, le fait d'être plus consciente de ma propre position comme chercheuse me semble crucial afin d'éviter une attitude par trop complaisante ou défiante devant les propos tenus par l'interlocuteur. Par exemple, sur une question comme celle du dialogue interreligieux, alors que les périodiques missionnaires québécois de l'époque préconciliaire<sup>50</sup> sont particulièrement intransigeants vis-à-vis des croyances des peuples païens, plusieurs missionnaires affirment avoir fait preuve d'ouverture aux autres croyants sur le terrain de la mission, dès avant Vatican II. Cette affirmation n'est pas nécessairement fautive, mais elle exige du discernement dans l'analyse et dans l'interprétation, car elle peut très bien n'être qu'une adaptation aux standards culturels contemporains des représentations passées du missionnaire en question. Autrement dit, en fonction des expériences actuelles, on se bâtit un passé cohérent. C'est à la fois dans cet exercice du discernement quant à la validité des propos tenus par l'interlocuteur, mais aussi dans l'accueil que j'en fais que se révèle ma capacité à tenir compte de la manière dont je me positionne comme chercheuse. Plus concrètement, je suis consciente que mon appartenance au christianisme, sur la base de la croyance religieuse, peut teinter la manière dont j'interagis avec les personnes interrogées ainsi que la manière dont j'analyse et interprète leurs mots. Cette prise de conscience favorise une vigilance plus grande par rapport à mes analyses et interprétations.

\*\*\*

L'historien oral britannique Paul Richard Thompson nous rappelle que toute histoire comporte toujours une fonction sociale<sup>51</sup>. Autrement dit, toute source historique, orale ou écrite, porte sa part de subjectivité. De mon point de vue, le caractère subjectif des sources orales n'est pas un problème, mais une véritable force dans la mesure où il permet d'accéder au sens que les individus donnent à leur histoire, aux événements historiques et par la même occasion, de toucher aux représentations et aux mythes que se construisent les individus. En contrepartie, la nature interactive de l'histoire orale peut agir comme un couteau à double tranchant. D'une part, elle exige du chercheur une présence plus consciente de sa propre position sociale comme chercheur et peut favoriser des rapports plus égaux relativement à la construction du savoir, notamment par une attention accrue aux personnes interrogées, mais également par une forme de partage de l'autorité sur le matériel d'entrevue. D'autre part, elle pose également une série de questions éthiques, parmi lesquelles l'établissement d'une relation d'intimité et la reconnaissance de la valeur de la contribution de la personne interrogée par rapport aux objectifs scientifiques poursuivis par le chercheur, figurent comme centrales. En exposant les contradictions inhérentes à l'histoire par l'identification de points de vue différents sur des événements historiques, leurs causes et leurs conséquences, les historiens oraux ont permis d'identifier des enjeux idéologiques importants. Comme sociologue, cela est crucial pour rendre compte des rapports de pouvoir, des liens de solidarité, des oppositions, des processus de marginalisation sur lesquels ces enjeux lèvent le voile.

Je crois que c'est dans la capacité d'analyser et d'interpréter les différentes couches et les différents liens sociaux que réside l'intérêt principal de l'histoire orale pour une étude sociologique comme celle que j'ai entreprise. Dans le cas particulier de ma recherche, elle me permet aussi d'identifier les liens qu'entretiennent les missionnaires entre eux, avec les institutions que sont leur communauté, mais également l'Église catholique ainsi que la société québécoise et leurs sociétés d'accueil. De plus, l'histoire orale peut favoriser l'identification et le questionnement du sens que les missionnaires donnent à leurs expériences afin d'en décoder les sous-textes<sup>52</sup>, mais aussi d'identifier et d'analyser le caractère parfois idéologique de certains propos. Toutefois, Hamilton et Shopes soulignent le caractère encore marginal de l'utilisation des sources orales dans les études de sciences sociales<sup>53</sup>. Continuant à jouer un rôle secondaire par rapport aux autres sources, l'histoire orale n'est-elle pas condamnée à pallier les trous forgés à même les grands récits historiques ainsi que les analyses sociologiques classiques ?

## Notes

1. Ce texte est tiré d'une communication, intitulée « Par les interstices de l'Histoire : déterrer le sujet en histoire orale », qui fut présentée le 3 février 2011 lors du 11<sup>e</sup> Colloque international étudiant du Département d'histoire de l'Université Laval. Je tiens à remercier chaleureusement les membres du comité de direction des Actes pour leur professionnalisme ainsi que pour la qualité de leur travail.
2. Les missionnaires rencontrés sont membres de l'un des quatre instituts suivants : les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception (MIC), les Sœurs Missionnaires Notre-Dame des Anges (MNDA), la Société des Missions étrangères du Québec (SMÉQ) et les Sœurs Missionnaires du Christ-Roi (MCR).
3. Bien qu'il me semble que le terme agentivité ne traduise pas pleinement le concept d'*agency*, j'emploierai le terme français dans le cadre de ce texte. Une traduction plus adéquate du terme *agency* en français serait, selon moi, la « capacité de prise en charge et d'auto-réalisation ».
4. Florence Descamps, *Les sources orales et l'histoire. Récits de vie, entretiens, témoignages oraux*, Paris, Éditions Béral, 2006 ; et Hélène Wallenborn, *L'historien, la parole des gens et l'écriture de l'histoire. Le témoignage à l'aube du xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions Labor, 2006.
5. Dès le début du xx<sup>e</sup> siècle, la ville de Chicago devint le lieu d'un développement urbain très important. Devant la désorganisation que vivent certains groupes plus vulnérables, notamment les migrants et les membres de minorités raciales et ethniques, des chercheurs commencent à étudier ces phénomènes, mais à partir de méthodes et de techniques empiriques telles que l'observation participante ou l'entrevue de recherche. L'héritage de ces sociologues est particulièrement déterminant pour la discipline (interactionnisme symbolique, assimilation, désorganisation, fonctionnalisme, ethnométhodologie, entre autres), mais aussi pour le développement des méthodes qualitatives en sciences sociales plus largement.
6. Florence Descamps fait particulièrement référence à la manière dont les travaux réalisés au début du xx<sup>e</sup> siècle, dans le cadre de la dialectologie, de la linguistique, du folklorisme et de l'ethnologie, traduisent une prise de conscience des richesses de l'oralité. Pour sa part, Paul Richard Thompson rappelle comment les sociologues de Chicago des premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle ont développé un intérêt particulier pour la méthode de l'histoire de vie afin d'étudier deux aspects des problèmes sociaux urbains : la criminologie et le changement social à long terme. Voir Paul Richard Thompson, *The Voice of the Past: Oral History*, New York, Oxford University Press, 2000 (1978).
7. Ici, je pense aux travaux d'Allan Nevins à la Columbia University, premier programme de recherche consacré à l'histoire orale aux États-Unis. Toutefois, ce programme visait d'abord à établir la mémoire des personnalités publiques, principalement des chefs d'entreprise. En ce sens, il faudra attendre la période de contestation sociale et politique des années 1960 et 1970 aux États-Unis pour qu'émergent des programmes de recherche en histoire orale qui soient basés sur la parole des individus marginalisés, tels que les simples travailleurs, les gais et lesbiennes, en passant par les femmes et les immigrants. Toutefois, avant cette période, dans le cadre de *New Deal* du président américain Franklin D. Roosevelt, des auteurs furent engagés dans le *Work Project Administration* qui avait pour objectif de recueillir les témoignages d'anciens esclaves. Voir Nicole Gagnon et Jean Hamelin, *L'histoire orale*, Saint-Hyacinthe, Éditions Édisem, 1978.

8. Cette nouvelle lecture de la réalité sociale et historique est fortement marquée par l'influence des nouveaux mouvements sociaux, notamment le féminisme de deuxième vague, celui en faveur de la reconnaissance des droits des Noirs africains-américains, l'environnement et la reconnaissance des droits des gais et lesbiennes.
9. Florence Descamps écrit à ce sujet : « Le recul des philosophies positivistes ou "réalistes" de l'histoire, l'impact des philosophies subjectivistes de l'histoire (Raymond Aron, Henri Marrou, Paul Veyne), les influences parallèles de "l'individualisme méthodologique" (Raymond Boudon, Pierre Bourdieu) et de la sociologie américaine (Howard Becker, Erving Goffman, Anselm Strauss, Harold Garfinkel), celle des philosophies du discours (Michel Foucault, Michel de Certeau), la progressive réception des travaux de Paul Ricoeur sur l'histoire et le récit des débats autour du *linguistic turn* à la fin des années 1980 (Hayden White), tous ces courants intellectuels contribuent de façon directe ou indirecte à réévaluer la parole individuelle. » Descamps, *op. cit.*, p. 20.
10. Thompson, *op. cit.*, p. 262.
11. Ronald J. Grele, *Envelopes of Sound: The Art of Oral History*, New York, Praeger, 1991 (1985).
12. Extrait de Thompson, *op. cit.*, p. 150. « *Every historical source derived from human perception is subjective, but only the oral source allows us to challenge that subjectivity: to unpick the layers of memory, dig back into its darkneses, hoping to reach the hidden truth.* »
13. Soulignons que les sociologues Berger et Quinney écrivent au sujet du projet scientifique dont ils rendent compte dans *Storytelling Sociology: « In this project, which we call storytelling sociology, the measure of the "truth" is judged not by conventional scientific standards of validity and reliability but by the power of stories to evoke the vividness of lived experience. »* Ronald J. Berger et Richard Quinney, « *The Narrative Turn in Social Inquiry* », dans Berger et Quinney (dir.), *Storytelling Sociology: Narrative as Social Inquiry*, Boulder, Lynne Rienner Publishers, 2004, p. 9.
14. Alessandro Portelli, *The Death of Luigi Trastulli and Other Stories: Form and Meaning in Oral History*, New York, State University of New York Press, 1991.
15. Cette idée trouve un écho dans ce passage du livre de Paul Richard Thompson, alors qu'il écrit : « *This ability to make connections between separated spheres of life is an intrinsic strength of OH in the development of historical interpretation.* » Thompson, *op. cit.*, p. 257.
16. Portelli, *op. cit.*, p. 18.
17. Luisa Passerini, « Work Ideology and Consensus under Italian Fascism », *History Workshop Journal*, vol. 8, n° 1 (Autumn 1979), p. 104.
18. Gagnon et Hamelin, *op. cit.*, p. 24.
19. Kathryn Anderson et Dana C. Jack écrivent, dès les premières lignes de leur contribution : « *If we want to know how women feel about their lives, then we have to allow them to talk about their feelings as well as their lives.* » et « *We need to hear what women implied, suggested, and started to say but didn't.* » Kathryn Anderson et Dana C. Jack, « *Learning to Listen: Interview Techniques and Analyses* », dans Sherna Berger Gluck et Daphne Patai (dir.), *Women's Words: The Feminist Practice of Oral History*, New York, Routledge, 1991, p. 15 et 17.
20. *Ibid.*, p. 20.

21. «*Its evidence of oral history intrinsically combines the objective with the subjective, and leads us between the public and private worlds.*» Thompson, *op. cit.*, p. 262.
22. De manière plus systématique, Florence Descamps identifie les six domaines suivants comme étant ceux dans lesquels l'histoire orale s'est particulièrement illustrée. Premièrement, les acteurs, c'est-à-dire, ceux qui sont érigés en «personnages» de l'intrigue historique et en objets d'études. Deuxièmement, l'histoire du quotidien, de la vie privée, familiale et communautaire, axée sur les relations interpersonnelles, sur le fonctionnement concret des «choses» ainsi que le savoir-faire ou l'histoire des usages, à partir desquels éléments peut se dégager un air du temps, une atmosphère. Troisièmement, les représentations et le monde intérieur des individus, dans le but de les objectiver et d'en décrire les outillages mentaux. Quatrièmement, elle identifie tout ce qui a trait aux secrets, à la confidentialité, à l'occulte, à l'intime, au clandestin et même aux tabous. Cinquièmement, ce qu'elle appelle les «broyés de l'Histoire», les vaincus, les minorités dominées, marginalisées ou tout simplement, oubliées. Sixièmement, le rapport à la mémoire s'est vu radicalement transformé sous l'impulsion des études de témoignages oraux individuelles.
23. Gagnon et Hamelin, *op. cit.*, p. 21.
24. Paula Hamilton et Linda Shopes (dir.), *Oral History and Public Memories*, Philadelphie, Temple University Press, 2008.
25. Pierre Nora, «*Between Memory and History: Les Lieux de Mémoire*», *Representations*, n° 26 (Spring 1989), p. 7-24.
26. En effet, dans ses travaux parallèles en archives, Portelli s'est rendu compte, par exemple, que la date de la mort effective de Luigi Trastulli et celle que donnaient les personnes interrogées ne concordaient pas. Plutôt que de concevoir cette donnée comme une inexactitude factuelle scientifiquement non valable du point de vue de la connaissance historique, Portelli a étudié cette donnée comme un outil pour apprécier la nature des liens sociaux unissant les individus (des rapports de force, d'entraide, de solidarité, etc.) entre eux et avec les institutions sociales et politiques pertinentes.
27. L'auteur note : «*These oral histories not only allow us to access hidden history, but provide a crucial element of perspective. [...] As these workers speak to us from the present as witnesses to their own lives, their memories reinforce the truth of their experiences and deepen our understanding.*» Michael Keith Honey, *Black Workers Remember: An Oral History of Segregation, Unionism, and the Freedom Struggle*, Berkeley, University of California Press, 1999, p. 8.
28. Je pense, entre autres, aux taux très élevés de décrochage scolaire chez les jeunes Africains-Américains, de familles éclatées et de mères monoparentales.
29. Portelli, *op. cit.*, p. 245.
30. Thompson, *op. cit.*, p. 248.
31. Julie Cruikshank, *The Social Life of Stories. Narrative and Knowledge in the Yukon Territory*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1998.
32. *Ibid.*, p. 138-159.
33. Annie E. Coombes, *History After Apartheid: Visual Culture and Public Memory in a Democratic South Africa*, Durham, Duke University Press, 2003.
34. On pensera notamment au slogan «*Black is Beautiful*» du mouvement de reconnaissance des droits civiques des Africains-Américains ou, dans le contexte africain, à la notion de négritude formulée par le père de l'indépendance sénégalaise, Léopold Sedar Senghor. Voir, entre autres, Stuart Hall, «*The Spectacle of*

- the “other”», dans Hall (dir.), *Representation: Cultural Representations and Signifying Practices*, London, Sage/Open UP, 1997, p. 223-279; ainsi que Paul Gilroy, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, Paris, Éditions Kargo, 2003 (1993).
35. Gayatri Chakravorty Spivak, “Can the Subaltern Speak?”, in Patrick Williams et Laura Chrisman (dir.), *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory: Reader*, New York, Harvester Wheatsheaf, 1994, p. 66-111.
  36. Edward Saïd, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1978.
  37. Simon During, *Cultural Studies: A Critical Introduction*, New York, Routledge, 2005.
  38. Jean V.L. Hector Faley, « My Ain Folk: Scottish Oral History and the Sociological Imagination », dans Berger et Quinney (dir.), *op. cit.*, p. 49-62.
  39. Mary Jo Maynes, Jennifer L. Pierce et Barbara Laslett, *Telling Stories: The Use of Personal Narratives in the Social Sciences and History*, Ithaca, Cornell University Press, 2008, p. 42.
  40. On notera ici que l'une des critiques importantes formulées par les historiens à l'endroit des praticiens de l'histoire orale est prise en considération par Ronald J. Grele dans son livre *Envelopes of Sound* dès 1991: « *In many projects, much too little time is devoted to the research necessary to prepare for an interview.* » Grele, *op. cit.*, p. 130. En effet, une préparation adéquate avant une entrevue de récit de vie, par exemple, est essentielle à sa réalisation ainsi qu'à son analyse et son interprétation. En ce sens, le propos de Pierre Bourdieu tiré de « L'illusion biographique » est éclairant et permet d'aller beaucoup plus loin en indiquant comment le chercheur en histoire orale se doit d'avoir en quelque sorte construit une carte mentale des liens qui existent entre les événements et les contextes objectifs dans lesquels s'insèrent les trajectoires individuelles. Ainsi: « L'analyse critique des processus sociaux mal analysés et mal maîtrisés qui sont à l'œuvre, à l'insu du chercheur, dans la construction de cette sorte d'artefact irréprochable qu'est “l'histoire de vie”, n'est pas à elle-même sa fin. Elle conduit à construire la notion de *trajectoire* comme série des *positions* successivement occupées par un même agent (ou un même groupe) dans un espace lui-même en devenir et soumis à d'incessantes transformations. Essayer de comprendre une vie comme une série unique et à soi suffisante d'événements successifs sans autre lien que l'association à un “sujet” dont la constance n'est sans doute que celle d'un nom propre, est à peu près aussi absurde que d'essayer de rendre raison d'un trajet dans le métro sans prendre en compte la structure du réseau, c'est-à-dire la matrice des relations objectives entre les différentes stations. Les événements biographiques se définissent comme autant de *placements* et de *déplacements* dans l'espace social, c'est-à-dire, plus précisément, dans les différents états successifs de la structure de la distribution des différentes espèces de capital qui sont en jeu dans le champ considéré. Le sens des mouvements conduisant d'une position à une autre (d'un éditeur à un autre, d'une revue à une autre, d'un évêché à un autre, etc.) se définit, de toute évidence, dans la relation objective entre le sens au moment considéré de ces positions au sein d'un espace orienté. C'est dire qu'on ne peut comprendre une trajectoire (c'est-à-dire le *vieillessement social* qui, bien qu'il l'accompagne inévitablement, est indépendant du vieillissement biologique) qu'à condition d'avoir préalablement construit les états successifs du champ dans lequel elle s'est déroulée, donc l'ensemble des relations objectives qui ont uni l'agent considéré – au moins, dans un certain nombre d'états pertinents du champ – à l'ensemble des autres agents engagés

- dans le même champ et affrontés au même espace des possibles.» Pierre Bourdieu, «L'illusion biographique», *Actes RSS*, n<sup>os</sup> 62-63 (1994), p. 69-72.
41. Il s'agit de raconter son expérience familiale, scolaire et vocationnelle, en soulignant les personnes qui furent des modèles.
  42. Dans cette partie, il est question des différentes expériences vécues en mission (choc culturel, description de la société d'accueil, actions posées dans le cadre de la mission).
  43. Il s'agit de répondre à des questions concernant les liens de la personne interrogée avec sa société d'origine, le Québec, en portant une attention particulière à la famille, à la communauté religieuse, aux transformations perçues lors des voyages et séjours de retour au Québec, notamment en regard de la Révolution tranquille.
  44. Dans cette dernière partie, j'aborde la manière dont le rapport à la foi est vécu de manière différente, à la suite de l'expérience missionnaire, ce qui inclut la signification de Dieu, de l'altérité, de l'expérience de la mission dans un contexte culturel différent et parfois hostile sur les plans social, politique ou religieux. En bref, cette quatrième partie renvoie davantage au regard que la personne interrogée pose sur son expérience et sur la mission en général.
  45. Par niveau macrosociologique, j'entends tout ce qui est relié au contexte plus large de l'Église catholique (Concile Vatican II, épiscopat québécois, mouvements d'Action catholique spécialisée, inculturation, dialogue interreligieux, dialogue œcuménique, promotion humaine, théologies du Tiers-monde), de la société québécoise de l'époque (Révolution tranquille, Expo 67, radicalisation politique), des sociétés d'accueil (processus de décolonisation, guerres anti-impérialistes, révolutions, colonialisme, néo-colonialisme, non-alignement) et du contexte international (nouveaux mouvements sociaux, guerre froide, technicisation des sociétés). Évidemment, les éléments cités ne sont pas exhaustifs du formidable déploiement de transformations, découvertes et «progressions» culturelles, économiques, politiques, religieuses, sociales et technoscientifiques des décennies 1950, 1960 et 1970.
  46. Par ce niveau, j'entends tout ce qui a trait aux instituts missionnaires eux-mêmes, tant leurs grandes orientations que leur fonctionnement ou les documents qu'ils publient.
  47. Par microsociologique, je fais référence, bien entendu, aux récits de vie, aux expériences subjectives des acteurs de la mission eux-mêmes.
  48. Basé sur deux entrevues réalisées avec soeur Claire Lessard, les 17 juin et 2 juillet 2010, à la maison-mère des Sœurs MNDA, Lennoxville.
  49. Cet extrait de l'entrevue accordée par David Millar à Nicole Gagnon et à Jean Hamelin est, à ce propos, éclairant : « Pour ce qui est de la mémoire, nous sommes face au souvenir conscient, un souvenir conscient partiel : ce que l'être humain choisit comme important – au moment même de l'expérience, peut-être. » Gagnon et Hamelin, *op. cit.*, p. 41.
  50. Catherine Foisy, «Oralité dans *Le Précurseur* et *Missions Étrangères* (1945-1962) entre prosélytisme et visée pédagogique», *Études d'histoire religieuse*, vol. 76 (2010), p. 57-69.
  51. Thompson, *op. cit.*, p. 1.
  52. Par exemple, les entrées en communauté massives des années 1940 et 1950 ne sont pas exclusivement le fait de l'appel à la vie religieuse. Pour plusieurs des femmes rencontrées, le peu de perspectives d'avenir auxquelles elles avaient accès ont déterminé leur choix de la vie religieuse missionnaire. Ce n'est jamais

dit en ces termes, mais ce message passe plus souvent par le biais d'un récit où la dimension missionnaire, de l'appel de l'étranger, du différent, étaient premiers pour certaines de ces femmes.

53. Hamilton et Shopes, « Introduction. Building Partnerships between Oral History and Memory Studies », dans Hamilton et Shopes (dir.), *op. cit.*, p. xii-xviii.